

Von Tatjana Wulfert in ‚Der TAGESSPIEGEL‘ vom 18.08.2011

Jean Pacalet

Né en 1951

Il disait BaCK. Jamais Bach [bax]- „BaCK était le plus grand compositeur“. Dire Bach, pour lui, c'était snob. Un français, qui prononce le son ch [x]- en allemand, c'est s'occuper de détail sans importance.

Jean Pacalet aimait Johann Sebastian Bach. Il savait que Bach s'était marié le 17 juillet 1707 à Dornheim, quel morceau il avait composé pour ses noces, comment était la robe de la mariée ce jour-là.

En 1978 il partit un mois sur les traces de Bach, à travers la RDA, d'Eisenach à Leipzig en passant par Arnstadt et Weimar, dans sa petite Citroën, une Deux-Chevaux: un français dans une Deuche, (en allemand dans son 'canard') qui s'arrêtait quelque part la nuit et dormait dans sa voiture.

Un matin des policiers frappèrent à la vitre de sa voiture: « Il est interdit aux citoyens de s'arrêter dans la rue pour dormir dans leur voiture ». Et là, les policiers voyant Jean, l'air de rien, sans prononcer un mot d'allemand, avec sa belle tête et son admiration pour Bach, ils continuèrent leur chemin.

Dans chaque église de son voyage il mit ses pas dans les traces de Bach. Jean vivait avec Bach, il habitait dans ses maisons, il vivait AVEC Bach. ET... AVEC son accordéon. Cet accordéon est un exemplaire unique au monde; il s'agit de l'accordéon le plus grand, le plus lourd et le plus cher, construit une année durant, d'après les plans de Jean par les ateliers PIGINI à Ancône. Pendant les tournées il ne le quittait pas d'un oeil et exigeait dans chaque avion une place rien que pour son accordéon. Après les concerts, tous les autres musiciens rangeaient leurs instruments derrière la scène jusqu'au lendemain : pas Jean. Lui, la nuit à l'hôtel, il avait son accordéon à côté de son lit.

A douze ans, à Chambéry en Savoie, il suivit son premier cours. On attendait de lui qu'il joue des morceaux de musique légère traditionnelle, qu'il joue de la valse musette à trois temps, un rythme propice à faire chanter et danser parents et amis. Mais il s'y refusait, il jouait d'autres sons, d'autres suites de notes, et à 23 ans, il remporta le premier prix au concours d'accordéon à Paris.

Mais atteindre des sommets sur son instrument, lui faire tout donner, tirer aussi la substantifique moelle de sa propre tête, en extraire toutes les images, les traduire en musique, où cela était-il réalisable ? En 1979 il commença des études à l'Institut Gnnessin de Moscou, obtint une chambre et une bourse de 300 roubles par mois et la possibilité de suivre l'enseignement des meilleurs professeurs pour l'accordéon, la composition, la tonalité d'une phrase musicale. Jean, le musicien venu de la France capitaliste s'étonnait de tant de générosité et se disait : eh bien, c'est comme ça dans le communisme.

„Je suis né tard“, dira-t-il plus tard dans un éclat de rire, c’était sa variante personnelle de la phrase de Proust : „Longtemps, je me suis couché de bonne heure“. Mais dans sa façon de penser, rien n’était dogmatique. Dans ‚communisme‘, il y a le mot commun, auquel Jean attribuait un sens politique déterminant.

Non, il n’avait pas peur, mais il était en colère de devoir mourir un jour sans avoir pu vérifier finalement la réalisation concrète du mot *commun* de communisme.

Jean méprisait Sarkozy et ses ministres, mais aussi une fausse gauche qui, à ses yeux, s’était laissé pervertir au fur et à mesure. Il détestait la stupide et seule recherche du pouvoir pour lui-même. En 2007 –Jean habitait à Berlin depuis dix ans déjà-, peu avant les élections présidentielles, il déclara : « Si Sarkozy gagne, j’apprends l’allemand ! »

Sarkozy gagna. Une raison de plus pour lancer de nouveaux débats, politiques et philosophiques, des discussions sans fin, durant laquelle il aimait provoquer et bien plus encore se laisser provoquer. Discussions entrecoupées d’éclats de rire, d’un verre de vin, puis d’un autre encore. Mais...son Allemand resta rudimentaire.

Sur son instrument il atteignait le sommet de son art, en vrai virtuose. Il vous obligeait, vous amenait à une écoute attentive. Après, il n’était plus possible de songer aux gaies chansonnettes accompagnées à l’accordéon ou de penser à l’expression ‘piano à bretelles’. Il transposait en sons les images qu’il avait en tête, en faisait de la poésie, les peignait. Un ‚Paysage sous la mer‘, la tempête, le grondement des vagues, et puis ...le silence. Il jouait de son instrument, son instrument jouait avec lui. La musique, disait-il, ce n’est pas seulement le son clairement définissable, ce sont aussi des collages, l’assemblage de bruits. Tout comme dans ‚7 x 7‘, des compositions en 7 cycles, chacun subdivisé à son tour en 7 miniatures. Dans ‚les 7 Chambres‘, il décrit la chambre de Van Gogh, qui disait de lui-même être “un débutant né tard“. Dans ‚Bien comme dans un lit‘, du cycle ‚7 Souvenirs au soir de la vie‘, on a la sensation d’entendre quelqu’un s’étirer dans un large lit, avec un sentiment de bien être d’abord, de mélancolie ensuite, avant de s’engourdir peu à peu. Dans ‚Naissance – Prélude - Fugue‘ du cycle ‚7 Tableaux d’une naissance‘, l’accordéon devient clavecin et on croit entendre Bach. ‚L’orgueil‘, miniature incluse dans ‚Les 7 Péchés mortels‘, fait entendre le chant du coq gaulois, un orgue qui résonne, puis le ton bourru de la Marseillaise qui s’introduit dans les hymnes nationaux américain et russe, suivie du fragile ‚Auferstanden aus Ruinen‘- de l’Allemagne qui renaît de ses ruines-, et à nouveau le chant du coq qui s’éteint dans un croassement de mort.

Sept, le chiffre qui jalonne la vie de Jean. **Sept** années d’enfance à Brazzaville, au Congo. Depuis 199**7**, il vit à Berlin. **27** kilos, le poids de son accordéon. Un concert à la Philharmonie de Berlin : un **7/7**. Mort...le **7/7**.

Il a joué à Paris, à l’Olympia, à la Comédie Française, dans la cathédrale de Chartres, à l’Opéra de Leipzig. Il a composé un opéra, des morceaux pour Quatuors à cordes, des musiques de films et pour le théâtre, une œuvre de commande pour le 150^e anniversaire du rattachement de la Savoie à la France, chantée et interprétée par 2000 personnes, des choristes, des solistes et des orchestres venus de tout le département le 18 septembre 2010 à Chambéry. A l’issue de cette manifestation les représentants de l’Etat arrivèrent avec leurs sourires officiels et remerciements de pure forme que Jean avait redoutés. Un ministre de

l'équipe de Sarkozy lui tendit la main, Jean la prit à contre cœur, la retira de suite, tourna les talons et s'en alla.

Dernièrement il était en train de composer une œuvre symphonique, „Ma vie en rues“, rues dans lesquelles il avait vécu, heureux ou attristé, à Brazzaville, Moscou, à Paris et Berlin.

Depuis 1993 Jean travaillait avec Barbara Thalheim, „ma Muse, ma jumelle“. A la vérité il n'aimait pas les chanteuses de chansons, elle n'aimait pas l'accordéon. Il ne parlait pas un mot d'allemand, elle esquissait quelques mots de français à peine. Ce dés-accord se mua en accord ; la barrière de la langue s'effaça, il transposait directement en musique ce qu'elle imaginait; elle le laissait peindre ses images musicales sur la trame de ses textes. Ils reçurent le prix de la critique allemande pour leurs deux CD « Fremdegehen » et « Insel Sein ».Les tournées qu'ils firent dans la moitié du monde, les menèrent au Kosovo, en Afrique, en France et au Canada, en Turquie et à travers l'Allemagne.

Depuis Barbara Thalheim parle français. Sur la scène elle raconte une histoire avant chaque chanson, en allemand ; de temps à autre elle se tourne vers Jean, qui, assis et à moitié caché derrière son accordéon regarde vers elle. „Verstehst du, was ich sage?“, lui demande-t-elle en penchant la tête de côté. „Tu comprends?“. Il se redresse, lève les yeux vers elle et s'empresse d'acquiescer. Et le public se met à rire.

Avec elle, il chanta une seule chanson en allemand, „Une lettre oubliée“, dont la version originale est de la chanteuse française Juliette Noureddine. Une femme trouve dans son grenier une lettre, écrite par un soldat à sa bien-aimée pendant la Première guerre mondiale. Le soldat y évoque le corps de sa bien-aimée, se remémore leurs nuits lumineuses, leur amour, leur bonheur, mais il y décrit aussi la folie qui l'entoure à présent, l'obscurité de ses nuits, la nostalgie, le malheur, la mort. La femme qui trouve la lettre croit tout d'abord qu'elle ne lui est pas adressée et elle se met à chercher dans sa mémoire des noms qu'elle aurait oubliés, puis elle se demande si cet amour a jamais existé, si un tel amour est possible par delà le temps et la mort.

Barbara Thalheim et Jean Pacalet chantent tour à tour, il prête sa voix au soldat, elle interprète la femme dans le grenier. D'une seule voix, ils chantent les dernières paroles de la lettre : „Je voudrais que tu me jures / De ne jamais m'oublier. “

– „Dass du niemals mich vergisst, um das Eine bitt ich nur.“

Tatjana Wulfert